



On s'abonne à Lyon,  
Rue de la Préfecture, 10,

A L'ENTRESOL.

Le Bureau est ouvert de 10 à 3 heures.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend  
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS

doivent être adressés franco au bureau  
de L'ENTR'ACTE.



Un numéro avec dessin, — 25 c.  
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :

15 centimes la ligne, et 10 cent. pour les mêmes  
insertions répétées.

# L'ENTR'ACTE,

*Gazette des Salons et des Théâtres.*

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

## ARNAL.

Arnal (Étienne) est né à Paris le 31 décembre 1798; il a eu par conséquent 39 ans le 31 décembre dernier, et les Parisiens peuvent encore espérer de rire pendant bien long-temps, si l'amusant acteur du Vaudeville a, comme nous le souhaitons vivement, une existence aussi longue que Brunet, Potier, Tiercelin, et autres illustrations du genre comique.

Durant les premières années de sa jeunesse, dix ou douze ans après avoir été sevré pourtant, Arnal fut employé à l'hôtel des Monnaies, au comptoir des pièces de cinq francs. — Là, ce jeune apprenti financier pesait les pièces qui devaient circuler dans toute l'étendue du royaume de France; mais malheureusement Arnal ne pouvait pas les mettre lui-même en circulation, et cela le contrariait très-fort. Aussi, dès l'année 1812, et au premier roulement du tambour qui fit lever cette immense armée qui allait trouver un tombeau dans les neiges de la Russie, Arnal quitta sans regret les monceaux d'argent au milieu desquels il vivait; et, à peine âgé de 14 ans, il entra dans le régiment de ces jeunes soldats, ou plutôt de ces enfants, qu'on appelait *pupilles de la garde*.

Le guerrier Arnal passa successivement aux 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> régiments des tirailleurs de la *jeune garde*, et les spectateurs qui voient aujourd'hui l'acteur du Vaudeville jouer avec un comique si parfait, un naturel si délicieux, les rôles de *poltrons*, ne se doutent guère quel homme était Arnal du temps qu'il portait l'uniforme; car, à cette époque, Arnal était la plus mauvaise tête du régiment, le sabreur le plus fini et le *bourreau des crânes des tirailleurs de la jeune garde*!

Que le public se rassure pourtant, et qu'on n'aille pas s'imaginer que l'Arnal de 1838 est un buveur de sang, et qu'il va tous les matins chercher querelle aux spectateurs qui n'ont pas ri assez franchement à la représentation de la veille; les années ont singulièrement modifié le caractère de l'Arnal de 1815, et à ce propos même nous allons citer une anecdote entièrement inédite, et que nous tenons de la source la plus certaine.

Lors de l'invasion étrangère, Arnal faisait partie du corps d'armée qui défendait Paris, et le jour où l'on se battit au pont de Neuilly, le tirailleur de la garde ne manqua pas de tirer sur tous les Prussiens et les Russes qui venaient à portée de son fusil. Malheureusement un jeune ami d'Arnal voyait le feu pour la première fois; c'était un enrôlé nullement volontaire, qui, à mesure que les balles sifflaient avec plus de force, se trouvait moins à son aise.

En vain Arnal exhortait son camarade en lui disant qu'il était *Frrrançais!* qu'il fallait se montrer *Frrrançais!* — Le jeune Français de quinze ans pleurait, criait, et voulait se sauver auprès de sa mère. Arnal, voyant cela, se mit d'une colère furieuse, et, pour encoura-

ger son frère d'armes, il tira son sabre et promit de le lui passer au travers du corps s'il reculait d'un pas. — Malgré cette promesse faite de bonne amitié, le jeune apprenti héros profita du moment où Arnal était occupé à viser un grand cosaque pour se sauver à toutes jambes.

Le lendemain, Arnal, plus furieux que jamais, courut chez la mère de son ami, espérant y trouver le fugitif, et voulant lui tenir sa promesse de la veille; mais heureusement il ne rencontra pas ce pauvre jeune homme, et l'affaire en resta là.

Quinze ans plus tard, les coups de fusil retentirent de nouveau dans Paris; on était au mois de juillet 1830. — Arnal, à cette époque, n'était plus tirailleur dans la jeune garde; il était premier comique au théâtre du Vaudeville, et non-seulement il avait quinze ans de plus, mais encore quinze mille francs de plus à manger par an. Aussi le premier comique du Vaudeville ne songea-t-il pas le moins du monde à se jeter au milieu des combattants, et, quoiqu'il demeurât tout près du Louvre, il laissait les Suisses parfaitement en repos.

Bien plus, le 29 juillet, lorsque la fusillade devint si meurtrière, Arnal, voyant quelques balles venir frapper sa fenêtre, eut un moment d'inquiétude et chercha dans tout son logement l'endroit où il serait le plus en sûreté. — L'acteur était bien tranquillement réfugié dans le fond de sa cuisine, lorsqu'il entend le bruit des crosses de fusil qui enfoncent la porte de son logement; c'étaient des combattants qui venaient s'installer aux fenêtres de la maison pour mieux tirer sur les Suisses du Louvre.

Arnal laisse tirer les héros de juillet et ne se montre nullement aux fenêtres. En vain les combattants lui offrent un fusil, il le refuse très-poliment, et il s'apprête à retourner dans sa cuisine, lorsqu'un des plus enragés tirailleurs l'arrête par le bras et lui dit qu'il faut se battre contre les ennemis du peuple, sinon qu'on le traitera lui-même en ennemi du peuple.

Arnal, menacé de se voir ainsi passer une lame au travers du corps, ajuste bien ses lunettes sur le nez et regarde fixement son interlocuteur dont il lui semblait reconnaître vaguement la voix. — A peine Arnal a-t-il levé les yeux qu'il reconnaît qui? — Son ancien voisin du pont de Neuilly, le jeune guerrier à qui il devait toujours une lame de sabre!

Au bout de quinze ans, les rôles étaient totalement changés; aussi je vous laisse à penser si les deux anciens amis partirent d'un éclat de rire! — Quand on a ri on est désarmé. Aussi, le 30 juillet, le nouveau et l'ancien braves dinèrent ensemble et ne se firent nullement avaler des lames de sabre.

En 1815, Arnal quitta le service militaire; il obtint un congé de réforme, attendu qu'il jouissait d'une très-mauvaise vue; et nous transcrivons les vers suivants, dans lesquels Arnal raconte comment il rentra

dans ses foyers. Ces vers, inédits, sont extraits d'une *Épître à Bouffé*, à laquelle Arnal travaille en ce moment.

Sentant avec douleur notre gloire flétrie  
Et craquer sous mes pas le sol de la patrie ;  
Vaincu, découragé, ne recevant toujours  
Pour mes menus plaisirs qu'un sou tous les cinq jours,  
Je sus prendre un parti : j'obtins en bonne forme  
Mon congé de soldat ; je quittai l'uniforme,  
Et le front soucieux, peu chargé de lauriers,  
Je revins sans orgueil dans mes humbles foyers !

La mère d'Arnal était loin d'être dans l'aisance ; aussi le jeune soldat se vit-il obligé d'entrer dans l'atelier d'un fabricant de boutons nommé *Hesse* ; et, bien qu'Arnal fût très-novice dans sa nouvelle profession, son maître l'accueillit avec bonté et l'encouragea dans ses travaux. Le dimanche, au lieu d'aller à la guinguette avec tous ses compagnons d'atelier, Arnal suivait les représentations dramatiques données par des amateurs au théâtre du vieux père Doyen, et de spectateur Arnal devint bientôt acteur. Chose singulière, et qui prouve bien que les vocations ne se révèlent pas toujours très-bien, le genre qu'Arnal affectionnait le plus était le *genre tragique* ; et plus d'une fois l'artiste brunisseur de boutons fit rire le public dans le rôle sentimental du général français de *la Veuve du Malabar*, et dans *Fayel de Gabrielle de Vergy*.

L'effet par moi produit dans les rôles tragiques  
Semblait me destiner à l'emploi des comiques.

.....  
Un jour que je rêvais au plan qu'il fallait suivre,  
A l'emploi qui pourrait me donner de quoi vivre,  
Il vint à ma mémoire un bravo de Doyen.  
Eh ! ne puis-je donc pas me faire comédien ?  
M'écriai-je. Après tout, qu'on me blâme, qu'importe !  
Je n'ai pas de talent, mais la paie est plus forte  
Pour un mauvais acteur que pour un bon soldat.  
D'ailleurs, me reste-t-il le choix d'un autre état ?  
Non. — Après cela dit, je cours au domicile  
Du directeur Brunet ; l'accès en est facile.  
Il consent aussitôt à m'entendre, à me voir.  
Là j'expose en tremblant mes projets, mon espoir.  
Le bon homme à mes vœux s'empresse de souscrire.  
Mon air un peu niais, je crois, le fit sourire.  
« Je vous reçois, dit-il d'un ton des plus moqueurs ;  
Dès demain vous pourrez débiter dans les *chœurs* ! »

Arnal débuta donc au théâtre des Variétés ; mais il obtint peu de succès : car, lorsqu'il sortit des *chœurs*, on lui confia des rôles d'*amoureux*, ce qui n'allait nullement à son genre de talent. Arnal quitta les Variétés en 1827, et entra au théâtre du Vaudeville. C'est de cette époque que date la réputation de cet excellent acteur, qui, comme Vernet, comme Bouffé, n'a imité personne, et peut revendiquer l'honneur d'avoir créé un genre.

Il n'est pas nécessaire, je pense, de transcrire tous les rôles qui ont été joués avec tant de succès par Arnal ; il n'est personne qui n'ait applaudi *Renaudin de Caen* et *Mademoiselle Marguerite*, *M. Galochard* et *le Mari de la Dame de chœurs*, *Harnali* et *Lustucru*. Arnal n'a qu'à paraître pour que toute la salle parte d'un éclat de rire, et, dès qu'il ouvre la bouche, les spectateurs se roulent sur les banquettes. Il est impossible d'être comique avec plus de naturel, d'être niais avec plus d'esprit.

Arnal, comme presque tous les auteurs et les acteurs comiques, est d'un caractère mélancolique ; du reste, c'est un homme d'esprit, qui se plaît au milieu des livres et qui cultive lui-même la poésie. A tous ses titres de gloire Arnal joint celui d'être *fourrier* dans une compagnie de chasseurs de la 2<sup>e</sup> légion, et le fourrier Arnal doit ses galons à une cause assez originale pour être racontée. Arnal n'a nullement reçu son grade en souvenir de ses exploits de tirailleur de la jeune garde. Un jour, ou plutôt une nuit, Arnal, simple chasseur, était de faction au poste de la mairie, et, enfoncé dans sa guérite, le factionnaire regardait les étoiles ou les pavés, composait des vers ou additionnait le mémoire de sa blanchisseuse, mais à coup sûr ne s'inquiétait que fort peu des personnes qui passaient auprès de sa guérite, et s'en inquiétait si peu même, que la *ronde major* entra au poste sans que le factionnaire eût crié : *Qui vive ?* Cette faute grave fit reconnaître qu'Arnal était un très-mauvais soldat... On le nomma sous-officier à l'unanimité.

## Grand-Théâtre.

LA JEUNE TYROLIENNE, BALLET.

Tyrol, nul barde encor n'a chanté tes contrées,

A dit M. Alfred de Musset, le poète le plus facile et le plus spirituel de notre époque ; mais, par bonheur, le poète n'a pas dit : Nul chorégraphe n'a fait danser tes contrées, car M. Bartholomin lui aurait demandé raison le ballet à la main ; quand je dis à la main, je me trompe ; c'est le pied sur lequel repose toute la gloire de M. Bartholomin, et il sait y faire tenir parfaitement les danseuses. Mais il faut que je vous narre cette chorégraphique histoire.

### HISTOIRE DE LA TYROLIENNE.

Il était une fois une jeune Tyrolienne qui avait une sœur plus jeune qu'elle. — Leur père, un Tyrolien plein d'honneur et criblé de dettes, consentait à marier la Tyrolienne sa fille aînée, que nous appellerons Elina, à un certain paysan assez niais et fort peu aimé, qui se nommera Gork, si cela ne vous fait rien, quand survient un seigneur qui doit avoir nom Rodolphe, comme tous les seigneurs. Rodolphe fait de somptueuses promesses, mais on doit épouser Gork. — Conséquence : Gork n'est pas aimé. — Ici les événements se compliquent. — Rodolphe enlève la Tyrolienne Elina, le père se désole et s'arrache les cheveux. — Les Tyroliens jurent de le seconder dans sa vengeance. — Tableau général de désolation. — Mais voici que la Tyrolienne s'est apprivoisée chez le prince Rodolphe ; elle a changée son costume de bure contre une robe de tulle. — De paysanne elle est devenue grande dame avec la meilleure grâce du monde. — Au village elle dansait la montagnarde, dans le salon elle danse le galop. — Catastrophe. — Le père survient avec son bâton de voyage au milieu du galop et redemande son enfant. — On repousse ce vertueux père, il insiste et reprend son Elina. — Scène à effet. — On revient au hameau, mais Rodolphe a suivi son amante ; il veut lui donner son nom, c'est très-généreux de sa part : tous les Tyroliens ont un beau caractère. Rodolphe épouse donc Elina, et le hameau danse de joie. — Autre tableau.

### Bulletin des danseurs et danseuses qui se sont distingués.

Mme Siran, Mlle Bartholomin, M. Finart, M. Murat, M. Dastrevigne. M. Bartholomin s'est couvert de gloire sur toute la ligne. *La montagnarde* et le galop sont deux compositions charmantes.

Mlle Adèle Bazire n'a point fait de faux pas, c'est un progrès. Somme toute, succès complet. Vingt représentations sont promises à ce nouveau ballet dont la mise en scène nous a paru très-soignée.

On a joué le même soir *Adolphe et Clara*, un de ces petits opéras-comiques qu'on ne se lasse jamais d'entendre. Mlle Pauline Gobert est aussi maniérée que Vernet est simple, et elle chante avec une voix aussi aigre que celle de Vernet est douce. Cela fait un contraste fort piquant.

## Découragement.

On dit : Bien fous sont les poètes !  
Pourquoi leur donnez-vous des rêves aussi beaux,  
Et laissez-vous, mon Dieu, s'amasser sur leurs têtes  
Des jours d'orage et de tempêtes,  
Pour un peu de soleil promis à leurs tombeaux !

Insensés ! une vie amère  
A leur berceau commence et les suit pas à pas ;  
Heureux, si du lambeau d'une gloire éphémère  
Ils peuvent parer leur misère,  
Qu'un haillon glorieux souvent ne cache pas !

Croire encore à l'amour, vivre de poésie,  
Coupe de miel et d'ambrosie ;  
Garder sa foi comme un trésor,  
S'épuiser pour la gloire, et, lorsqu'on l'a saisie,  
N'offrir qu'un front de marbre à l'auréole d'or...

Quelle dérision !... Poursuivre avec ivresse  
Le bonheur qui vous fuit sans cesse,  
User son corps en vains plaisirs,  
Dépenser follement le feu de sa jeunesse,  
Pour n'avoir à vingtans que d'amers souvenirs !...

Lorsque la coupe est pleine, oh ! la vie étincelle  
Comme un regard d'amour,  
Comme un manteau royal où la pourpre ruisselle ;  
Mais bientôt la coupe chancelle,  
Et le rêve commence et finit en un jour.

Quand la liqueur s'épuise, il reste au fond... l'alie,  
Le vide, le dégoût ;

Et lorsqu'on a brisé le faisceau de la vie,  
Chaque branche que l'on délie  
Est une illusion que l'on jette à l'égoût,

En vain je me débats dans cette fange immonde,  
Bourbier que l'on nomme le monde ;  
En vain je cherche au ciel un seul rayon d'espoir,  
Je ne vois qu'un abîme où s'égare la sonde.  
Oh ! bien souvent, le soir,

Parmi ces diamants j'ai cherché mon étoile ;  
Je disais : Que Dieu me dévoile  
Cette sublime page ouverte à ses élus.  
Je n'ai pu soulever un coin du sombre voile,  
Et je n'espère plus...

L'avenir, le bonheur !... vains mots !... Lorsqu'en son âme  
Toute croyance est morte, et qu'un baiser de femme  
Ne brûle plus son front, le poète est maudit.  
L'avenir, qu'est-ce donc ? Est-ce la claié infâme,  
Ou le char triomphal ? Dieu ne nous l'a pas dit.

Le bonheur, est-ce un trône ? est-ce un jour de victoire,  
Une vie éclatante, ou paisible et sans gloire ?  
Est-ce l'éternité ? — Sur ce gouffre béant,  
Quelle voix nous dira : Voilà ce qu'il faut croire,  
Lorsqu'on a dans le cœur ces mots : Doute et néant !

BAGARY.

## ROBERT LE ROUGE.

### La ruelle du Bourreau.

#### I.

— Juana, mon adorée, je t'aime !... Oh ! combien cette heure d'amour  
passée près de toi me semble courte, et combien tu me parais plus belle  
encore au moment de nous séparer !

— Mon Jules bien-aimé, que les heures d'attente sont longues ! Va,  
bien souvent mes yeux s'arrêtent sur le sablier dont chaque grain qui  
s'écoule avance pour moi le moment de ma vie et de mon bonheur.

Un baiser lui coupa la parole.

Ce couple gracieux eût été digne des pinceaux de Corrège ou de Murillo. Juana était à demi renversée sur un large fauteuil de velours gris-  
perle, et à ses pieds son Jules, son amant, la contemplait avec ivresse.  
C'était une belle et brune fille que Juana ; de longs cheveux noirs tres-  
sés en bandeau sur un front blanc et pur, une robe de mousseline  
blanche qui serrait une taille d'abeille, un petit soulier de satin noir  
où s'encadrait le plus joli pied du monde. Oh ! c'était plus de beautés  
que n'en rêvent les anges ! Mais Jules aussi était un bien beau jeune  
homme, avec une chevelure blonde et bouclée sur les épaules, un teint  
éblouissant et de grands yeux noirs ; suave contraste des yeux noirs et  
des cheveux blonds ! Aussi Juana était-elle folle de son amant, qui la  
dévorait du regard.

Enfants qu'ils étaient, ils oubliaient tout, l'heure qui fuyait rapide,  
et le temps, marcheur infatigable, dont le doigt de fer poussait l'ai-  
guille d'or sur le cadran de la pendule. Onze heures sonnèrent ; Jules  
tressaillit. Il déposa un long baiser sur le front de sa bien-aimée. —  
« Adieu, lui dit-il. A demain. » La lampe s'éteignit. Il faisait un temps  
horrible au dehors. La foudre grondait à de courts intervalles, et des ra-  
fales de pluie venaient battre les vitraux de la croisée. — « Pas encore ! dit  
Juana d'une voix mourante. Écoute le tonnerre. Oh ! reste, ami, reste ! »

En effet, l'orage redoublait, et les éclairs éclairaient seuls la cham-  
bre où se passait cette scène. C'était une petite pièce assez élégamment  
meublée, et prenant jour sur une ruelle isolée où les habitants ne pas-  
saient jamais le soir sans frayeur et sans se signer. On la nommait la  
ruelle du Bourreau.

On était au milieu du mois de février 17.. A cette époque la Guillo-  
tière n'avait pas une population de 30,000 âmes. Ce n'était pas comme  
aujourd'hui une ville nouvelle, riche et florissante, mais un petit fau-  
bourg de triste et chétive apparence ; aussi la superstition y avait-elle  
de nombreux adeptes.

Le jeune et beau cavalier que nous avons vu plus haut prêt à partir  
essaya de rassurer sa maîtresse qui voulait le retenir encore, puis il s'a-  
vança vers la porte. Une voix forte retentit audehors : — « Juana, ouvre,  
c'est moi. — Robert ! s'écria la jeune femme, mon mari ! » Et elle re-  
tomba demi-morte sur le fauteuil. — « Ne crains rien, lui dit Jules à  
voix basse. Je te sauverai. » La voix se fit entendre une seconde fois  
avec un blasphème.

Le hardi jeune homme ouvrit la croisée et se suspendit en dehors à  
un anneau de fer scellé dans le mur. « Va ouvrir maintenant, » lui dit-il.  
Juana referma la fenêtre sur lui, et, au même instant, la porte brisée  
donna passage à son mari.

— « Tonnerre et sang ! êtes-vous sourde, madame ? Pas de feu ni de  
lumière ici ! » Et sa main remua les cendres du foyer pour rallumer la  
lampe ; puis, se retournant vers Juana qui était restée debout et pétri-  
fiée à son aspect : — « Vous dormiez sans doute, Jeanne ? Mais vous parlez  
haut dans vos rêves ; voyons, réveillez-vous ! »

Et son bras rude et nerveux secouait fortement le bras frêle et délicat  
de sa femme toute pâle de terreur.

— « Venez ici, et causons, » dit Robert en adoucissant le ton de sa  
voix. Juana tremblait toujours. — « Il fait froid, n'est-ce pas, madame ? »  
Et il ravivait la flamme mourante qui bientôt pétilla dans la cheminée.  
« Le temps est bien affreux ce soir ? » Et ses yeux se portaient vers la  
fenêtre.

La figure de Juana était devenue verte, et une sueur froide cou-  
lait sur ses tempes. Tout-à-coup Robert se leva et se dirigea vers les  
rideaux de soie ; Juana se sentait mourir, elle tomba à genoux et se  
prit à pleurer. — « Pas de faiblesses, femme, lui dit brusquement son  
mari. Il sera mieux ici ; votre amant est délicat, et la pluie gâterait ses  
habits. »

Il ouvrit la fenêtre et contempla une minute la figure livide et glacée  
du pauvre jeune homme, courageusement suspendu à quarante pieds  
au-dessus du sol ; il le saisit au corps, le souleva dans ses bras et le  
porta au milieu de l'appartement : — « Enfant ! ta mère ne t'avait donc  
pas dit que cette ruelle était fatale ! » Jules ne répondit pas. Il avait les  
dents serrées et il était sans armes ; seulement il se plaça devant Juana  
comme pour lui faire un rempart de son corps. Robert souriait, ses  
deux lèvres se plissaient pâles et dédaigneuses ; il s'assit tranquille-  
ment et bourra sa pipe. Il savourait voluptueusement la fumée du ta-  
bac et jouissait de l'agonie de ses deux victimes.

C'était un homme de trente-six ans à peine, d'une figure hautaine et  
orgueilleuse. Par une singularité frappante, il avait les cheveux rouges  
et de longues moustaches noires ; ses yeux étaient d'un vert sombre et  
lançaient des éclairs, sa taille était noble et élevée ; mais tout cet en-  
semble était si farouche et si plein de rudesse, qu'il inspirait de l'effroi  
même à ses amis.

Il posa sa pipe sur la table et sonna. Simon, son domestique, parut sur  
le seuil de la porte. Simon était tout l'opposé de Robert. Comme le  
Quasimodo des tours Notre-Dame, il était gros, court et contrefait ; un  
seul œil, le gauche, petit, rond et grisâtre, donnait à sa laide figure  
une expression grotesque et bizarre ; ses bras longs et robustes sem-  
blaient appartenir plutôt à un géant qu'à ce corps hideux et difforme.  
Immobile, Simon le borgne (on le nommait ainsi) attendait les or-  
dres de Robert.

— « Tout est-il prêt ? dit celui-ci. — Oui, maître. — Quelle heure ? —  
Onze heures et demie. — Attends encore. » Et son regard plongea par la  
fenêtre. — « La ruelle du Bourreau est bien déserte ce soir, dit-il ; tu n'as  
pas entendu des cris, Simon ? Ah ! l'orage a cessé et la nuit sera belle ;  
qu'en pensez-vous, madame ? »

Jules blasphémait en son âme ; il ne voyait aucune issue ; il lui fallait  
mourir à 22 ans, et mourir sans vengeance ! A genoux auprès du foyer,  
Juana pleurait et priait silencieuse.

Robert regardait toujours par la fenêtre ; sa figure tout-à-coup prit  
une teinte plus sombre, et un sourire d'enfer vint errer sur ses lèvres.

A deux cents pas de là, au travers des arbres, une flamme rouge  
comme un météore venait d'apparaître et de s'éteindre au même ins-  
tant.

« C'est l'heure, » dit-il.

(La suite au prochain numéro.)

## DEUX AMOURS.

### GRISSETTE ET GRANDE DAME.

#### Grisette.

Première lettre. — PREMIER RENDEZ-VOUS. — Monsieur, je suis sansi-  
blemant touchée de vos prossédés ; il me pénètre de reconnaissance.  
S'est au point que je ne croi pas pouvoir vous refusé ce que vous de-  
mendé avec tant de grasse et d'amour. Je me trouverez sur la place  
en fasse de chez moi à la nuit tombente : j'étrainerai ce jolis chapeau  
que vous m'avé fait cadeaux. — Je vous recomande surtout de la dis-  
cression, Clotilde çerait furieuse si elle savait que jé des rellassions  
àveque vous.

SOPHIE.

2<sup>e</sup> lettre. — INTIMITÉ. — Mon bon Jules, avant de te connaître je ne savais pas ce que s'était que l'amour. Mon cœur n'avait pas l'idée d'un sentiment durable, j'étais indifférente à tout les hommages des hommes. Depuis huit jours, il me semble que je renais et que le bonheur que je croyais une illusion est une réalité. Oh mon Jules, ce qui ce passe en moi et bien étrange, je t'aime avec passion. Puissions-nous vivre longtemps ainsi ; je t'aurois cette boucle de mes cheveux que tu désirais tant. Garde-la comme un gage de l'amour que je ressens.

P. S. Le propriétaire m'a écrit concernant le loyer. Je ne lui dois que six mois et il me menaçait de me tourmenter le vilain homme !

Je t'embrasse sur tes beaux yeux. — A se soir. SOPHIE.

3<sup>e</sup> Lettre. — APOGÉE DE LA PASSION. — Ses deux mois de notre liaison ont été si doux à mon cœur, que j'oubliais tout, devoir, vertus, honneur. — Je brave même pour toi ma famille qui voudrait me unir à toi légitimement ; oh mon Jules, te quitter ; ne plus vivre avec toi, j'en mourrais. S'en va-t-elle, la vie m'a été insupportable, se n'a-t-elle pas, croi-le bien l'intéressait, sait un amour pur, violent, frenétique. Si tu savais comme je suis jalouse quand je te vois parler à Clotilde, elle ait si coquette, quelle a le espoir de te captiver, malheur à elle, vois-tu, malheur à toi, je préférerais mieux te perdre que de te voir embrasser une autre. Oh mon Jules je t'embrasse avec idolâtrie.

SOPHIE.

P.-S. — Le manchon me va à merveille, et je suis très jolie avec mon chapeau de velour. La voix de bois que tu m'as envoyés m'a fait grand plaisir.

4<sup>e</sup> Lettre. — RUPTURE. — Vos pressés sont indignes d'un galant homme, et je vois que vous ne maistimés plus. Menqué au rendez-vous, que je vous donne, vous n'auriez pas fait cela il y a trois mois, sait une horreur ! Vous avez tué mon amour, et ma santé est altérée. — Je vais passer quelque jour, à la campagne.

Cette montre en or que j'ai ne vient pas d'Alfred comme vous croyez — j'en ai héritée de ma tante.

#### Grande Dame.

Première lettre. — PREMIER RENDEZ-VOUS. — J'ai besoin de vous voir, Monsieur, pour vous parler d'une chose grave. Votre imprudence a failli me compromettre, ne vous promenez plus sous mes fenêtres. Je vous recevrai demain soir à huit heures. Mais je vous prévient, Monsieur, qu'il est inutile de me parler d'amour. Ma position me défend toute pensée de cette nature ; ne m'écrivez plus désormais, vos lettres pourraient ne pas me parvenir. (Point de signature.)

2<sup>e</sup> Lettre. — INTIMITÉ. — Mon bon Arthur, c'est à toi que je dois de connaître enfin l'amour, je n'espérais plus de bonheur sur cette terre où tout me paraît faux. Tes sentiments sont si beaux, ton âme est si noble que je me trouve justifiée quand je descends en moi-même ; ma faute est grande, mais il me semble qu'on doit me la pardonner quand on te voit. Arthur songes-y bien, je mets en toi ma confiance, tu es hautement responsable de mon bonheur. Ami, sois discret comme la tombe. En échange de vos jolis cheveux que je porte toujours sur moi, je vous envoie une boucle des miens.

Adieu, mon bon ange, à bientôt. (Point de signature.)

3<sup>e</sup> Lettre. — APOGÉE DE LA PASSION. — O mon Arthur, toi si supérieur aux autres hommes, toi le plus beau de tous, ne m'afflige pas ; au nom de notre amour, ne me rends pas jalouse, car tu ne comprends pas quelle est cette souffrance. Quand on aime avec délire, quand on a tout trahi pour se livrer à un homme, cela ne mérite-t-il pas un peu de compassion ? — Si tu voyais ma douleur et mes larmes quand le moindre soupçon me vient à l'esprit, oh ! tu plaindrais ton amante, tu trouverais alors des mots qui consolent, tu lui donnerais des baisers qui rendraient le calme à son âme. La mort, dont j'avais tant peur autrefois, est une idée avec laquelle je suis familiarisée quand je pense qu'un jour tu peux m'abandonner.

Mais non, je suis folle, n'est-ce pas. Tu m'aimes, Arthur ; tu me l'as juré ; je sens tes lèvres imprimer ce mot sur mon front.

Adieu, mille baisers sur ton front, je voudrais pouvoir baiser ton âme. JULIE.

4<sup>e</sup> Lettre. — RUPTURE. — Je m'aperçois qu'à l'amour a succédé le mépris ; ma santé est tellement faible que le médecin me conseille la campagne ; je vais profiter de l'époque des vendanges pour aller respirer l'air des champs ; un parent que j'attends de Paris m'accompagne à mon château.

J'espère vous revoir cet hiver à mes soirées, si vous ne me gardez pas rancune.

#### CAUSERIES.

— M. Cherblanc a quitté Lyon, dimanche 23, pour aller mettre à profit un congé qu'il a obtenu de l'administration. Il se rend à Nîmes, Montpellier et Marseille.

— M. Jules Janin a écrit dans son feuilleton du 17 septembre, à propos de Duprez et de *Bevenuto Cellini* : « Ah ! si Nourrit avait joué le rôle principal, M. Berlioz ne serait pas tant à plaindre. » M. J. Janin poursuit avec beaucoup de succès son système de bascule.

— *Louise de Lignerolles*, une jolie comédie dont le succès a été grand au Théâtre-Français, sera la première nouveauté qu'offrira notre Grand-Théâtre. — Le *Cheval de Bronze* suivra de près cette comédie.

— Le gérant du journal *le Tocsin*, pour se soustraire à des poursuites judiciaires dont le menaçaient ses créanciers, a disparu mardi dernier. Ce journal cesse de paraître.

— La collection complète des œuvres musicales de Romagnesi continue d'obtenir le succès de vogue que nous lui avons souvent prédit, et qui ne peut que s'accroître encore avec l'achèvement de cette édition de luxe destinée aux suffrages de tous les dilettanti de la province. L'élégance et la commodité du format de cette publication de morceaux de chant faciles et gracieux, et pleins de variété, suffiraient seules à sa réussite, si le nom du plus fécond, du plus spirituel de nos modernes compositeurs ne la recommandait pas lui seul si puissamment à tous les amateurs de musique. Sans revenir sur le mérite de la plupart des romances et chansonnettes qu'elle renferme, sur la grâce de quelques-uns de ces refrains, dont plusieurs ont été et resteront populaires. Nous nous bornons à recommander de nouveau cette collection complète d'œuvres de Romagnesi à tous nos lecteurs, et surtout à nos lectrices. Les dixième et onzième livraisons qui viennent de paraître justifient de reste nos éloges.

On s'abonne à Paris, chez l'auteur, éditeur-marchand de musique, rue de Richelieu, 8.



#### Charade.

Toujours à l'infortune  
J'accorde mon premier,  
Je tremble quand ma brune  
Ne peut pas mon dernier ;  
Je me reporte alors à mon entier.

Le mot de la dernière charade est *Ru-ban*.

#### ANNONCES.

### GUÉRISON DES RHUMES, TOUX, CATARRHES.

Maux de gorge, enrhumements, oppressions, épuisements, palpitations, et toutes les Maladies de Poitrine sont guéries radicalement par l'usage plus ou moins prolongé du sirop de Stœchas d'Arabie : la haute réputation dont il jouit le dispense de tout éloge. — Prix : 4 fr. le flacon, à la pharmacie PERENIN, rue Palais-Grillet, n° 23, à Lyon.



### COMPAGNIE D'ASSURANCES CONTRE L'INCENDIE. Capital : cinq millions.

Cette Compagnie assure contre toutes les chances d'incendie ; ses tarifs sont très-modérés.

S'adresser à M. Joseph MOLLARD, rue du Pérat, n° 10, à Lyon.

Joachim DUFLLOT, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.